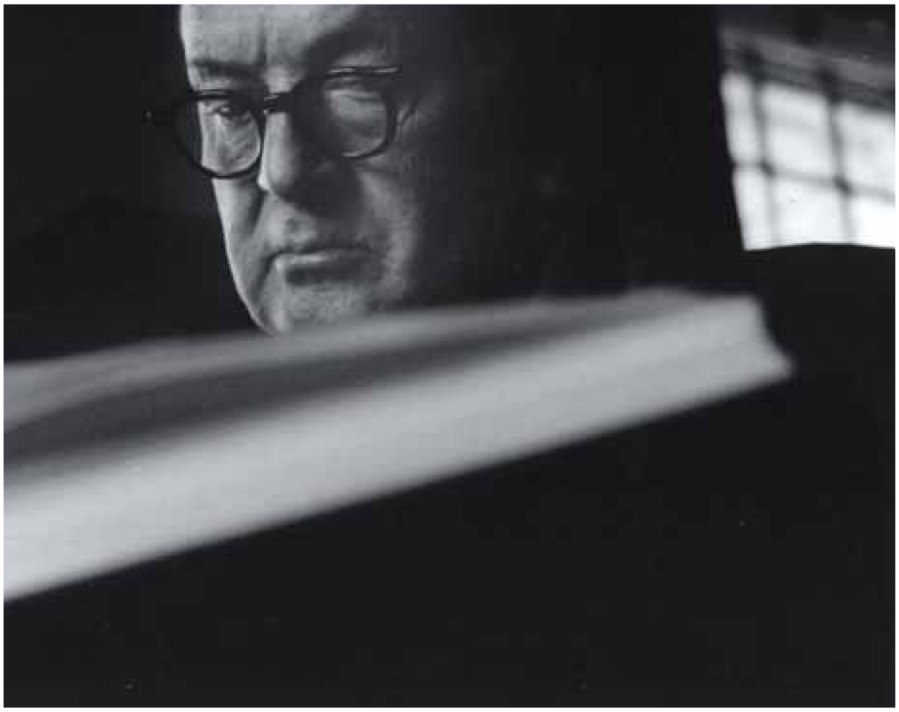
venez !

Colloque Nabokov et la France
Samedi 1er juin
de 11 h à 19 h 30 - Petite Salle

LE PIÈGE À LECTEURS DE VLADIMIR NABOKOV

On n'attrape pas les lecteurs avec du vinaigre. Nabokov le savait, il a su les subjuguer, pour mieux les capturer, avec des histoires fortes et troublantes. En France, ses admirateurs se sont regroupés en association. Rencontre avec Agnès Edel-Roy et Yannicke Chupin, vice-présidente et secrétaire des « Chercheurs enchantés ».



© Horst Tappe/ Fondation Horst Tappe/ Roger-Viollet

Vladimir Nabokov

« Les Chercheurs enchantés » sont nés en 2011 à la suite d'un colloque organisé à Strasbourg à l'initiative de Lara Delage-Toriel et de Monica Manolescu-Oancea. Ce nom, peu commun pour une société savante, fait référence au récit *L'Enchanteur* de 1939 et à l'Hôtel des Chasseurs enchantés de *Lolita*. L'association rassemble des universitaires européens mais accueille également de simples lecteurs, amateurs de Nabokov. Et elle a pour ambition d'ouvrir un nouveau champ d'études pour faire connaître la part française de l'écrivain russo-américain.

Nabokov et la France

On connaît le parcours de celui qui, d'exil en exil (Allemagne, France, États-Unis), finira sa vie en Suisse. Ce que l'on sait moins, c'est qu'enfant Vladimir Nabokov parlait trois langues : l'anglais, le français et le russe.

« Madame Bovary est partout ! » Agnès Edel-Roy et Yannicke Chupin soulignent ainsi à quel point l'œuvre nabokovienne regorge d'expressions et de mots français. Elle est également truffée de références à l'art et à la littérature françaises. C'est surtout de Flaubert et de ses recherches sur le style que Nabokov se considérait comme l'héritier.

Nabokov, qui aurait pu devenir un écrivain français, a finalement peu écrit dans cette langue : deux textes sur la littérature et une seule « fiction », *Mademoiselle O*. Un texte important qu'il intégrera plus tard à *Autres rivages*, en le qualifiant de « pierre angulaire de son autobiographie ». Nabokov avait l'habitude de dire que le russe était la langue de son cœur, l'anglais celle de son esprit et le français celle de son oreille. Toutefois, Agnès Edel-Roy précise que « le français était peut-être la langue qui se prêtait le moins bien, à cause de sa syntaxe, à son imagination, à sa pensée ».

Son bref passage à Paris, peu avant la guerre, est marqué par des conditions matérielles extrêmement dures. Nabokov ne survit que grâce aux maigres revenus des publications et des traductions de ses œuvres. Sa renommée ne dépasse guère le cercle éclairé des écrivains français de l'époque et son rapport difficile aux jeunes écrivains engagés est un frein à son intégration. Jean-Paul Sartre fera un compte rendu dévastateur de *La Méprise*, disant de Nabokov qu'il est « un piètre héritier de Dostoïevski, un déraciné ».

Celle par qui le scandale (et la gloire) arrivent

C'est son roman *Lolita*, refusé dans un premier temps par les éditeurs américains et donc publié en anglais à Paris en 1955, qui va rendre célèbre Nabokov. Il entame alors la traduction systématique de ses romans russes, d'abord en anglais, puis en français d'après leur traduction anglaise (à l'exception d'*Invitation au supplice* traduit directement du russe). C'est à travers ce double filtre que les lecteurs français ont encore aujourd'hui accès à l'œuvre de Nabokov. Pour Agnès Edel-Roy, c'est ce qui explique en partie que Nabokov ait été spontanément reçu en France comme un écrivain américain.

Aujourd'hui encore, pour le grand public, Nabokov est avant tout l'auteur de *Lolita*, une œuvre qui, près de soixante ans après sa publication, choque toujours. Plus que le thème, c'est la logorrhée du personnage principal décrivant sa passion amoureuse pour une enfant et l'impossibilité pour le lecteur d'y échapper qui dérangent. « C'est un livre qui nous fait nous attacher à un personnage monstrueux » dit Yannicke Chupin, avant d'ajouter que même si *Lolita* est le seul roman « scandaleux » de Nabokov, la figure de la nymphette traverse toute son œuvre. Présente dans *L'Enchanteur*, elle apparaît également dans son dernier roman inachevé, *L'Original de Laura (C'est plutôt drôle de mourir)*. Nabokov, peut-être agacé par le mythe Lolita, remet en scène le trio classique (la veuve, le beau-père et l'adolescente) pour, semble-t-il, lui faire rejouer la scène osée du canapé de *Lolita*. Mais au dernier moment, il déjoue cruellement les attentes, rendant la scène parfaitement inoffensive et laissant le lecteur déstabilisé.

D'attrape-mouche en attrape-coeur

« Auteur tyrannique », « écrivain exigeant » sont les autres qualificatifs dont Nabokov a été gratifié. S'il est vrai que l'œuvre abonde en références et que, reflet de son époque, elle expérimente une écriture déconstruite, Nabokov reste pour nos deux lectrices enchantées « un grand romancier qui raconte quand même de sacrées histoires ». « Nabokov a été qualifié par Maurice Couturier d'auteur tyrannique » explique Agnès Edel-Roy « parce qu'il nous oblige à entrer dans ses propres mécanismes, sans qu'on ait véritablement de porte de sortie, il nous fait devenir nabokoviens. » Comme le dit l'écrivain russe Leonid Guirchovitch : « Nabokov fonctionne comme du papier tue-mouche : il attire et on reste collé dessus. »

Par **Arlette Alliguié**
et **Marie-Hélène Gatto**, Bpi

Pour suivre l'enchanteur: www.vladimir-nabokov.org est le premier site français consacré à l'oeuvre de Vladimir Nabokov.

Vous y retrouverez le programme complet des 3 jours du colloque international «Vladimir Nabokov et la France», organisé à Paris du 30 mai au 1er juin 2013.

© Alexandra Loewe

Agnès Edel-Roy et Yannicke Chupin

Nabokov et moi,
Agnès Edel-Roy

« Les nabokoviens ont tous un souvenir frappant de la nuit – c'est souvent la nuit – où ils ont lu *Lolita*. Moi, j'ai attaqué l'œuvre de Nabokov par un autre versant: *La Défense Loujine*. Et j'ai découvert un Nabokov qui était assez inhabituel. J'ai découvert de l'émotion, de la chaleur humaine, un autre univers. »

Ada et moi,
Yannicke Chupin

« À dix-huit ans, j'ai lu parallèlement *Ada ou l'ardeur* et *À la recherche du temps perdu*, deux œuvres qui attirent l'attention du lecteur sur les mécanismes de leur composition. Et je me suis posé cette question : comment un roman qui fait autant référence à son écriture peut-il nous tenir captifs jusqu'à la fin ? C'est un des paradoxes de la métafiction. Plus tard, j'ai eu envie de répondre à cette question. Et la recherche continue aujourd'hui. »

Fin